MGR DE FORBIN-JANSON,

ÉVEQUE DE NANCY ET DE TOUL,
PRIMAT DE LORRAINE,

EN AMÉRIQUE.

M

MGR. DE FORBIN-JANSON,

Eveque de Nancy et de Toul,

PRIMAT DE LORRAINE,

EN AMERIQUE.

EXTRAIT

DE SA VIE PAR LE PÈRE PHILPIN,

Prêtre de l'Oratoire de Londres.

DÉDIÉ

Aux Associés de la Sainte-Enfance,

et plus particulièrement

Aux Directeurs et Directrices,

et

Aux Chefs de Douzaine.

1892
(47)

Avis.—Le Père Philpin prie toutes les personnes qui auraient de nouveaux renseignements à lui donner sur la mission de Mgr. de Nancy en Amérique, de vouloir bien les lui transmettre par MM. les Directeurs de la Sainte-Enfance en ce pays.

86500-a

INTRODUCTION.

L'illustre Evêque de Nancy qui a donné deux des plus belles années de sa vie à l'Amérique, et qui, on peut le dire, a contracté au Canada le germe de la maladie qui l'a conduit au tombeau, a laissé dans tout le pays des souvenirs trop vivaces de son zèle et de son dévouement, pour que les catholiques, et plus particulièrement les nombreux associés de l'Œuvre du rachat des enfants en pays infidèles, ne lisent pas avec plaisir les quelques détails suivants sur ses missions, tant des Etats-Unis que du Canada, et sur la fondation de la Sainte-Enfance, son œuvre de prédilection. Ces détails sont empruntés à la vie de l'Evêque missionnaire, que vient de publier le Père Philpin, de l'Oratoire de Londres.

Né vers la fin du siècle dernier, et issu d'une famille qui avait rang à la cour, alliée elle-même aux premières familles de France, le jeune Comte de Forbin-Janson avait été obligé de s'expatrier pour se soustraire aux fureurs de la révolution française. De retour dans sa patrie, et témoin attristé des ruines que la révolution avait amoncelées autour d'elle, et surtout des maux qu'elle avait faits à la religion, de concert avec le jeune de Mazenod, plus tard Evêque de Marseille, il résolut de se consacrer au service de l'Eglise et de travailler à la régénération de son pays. Pendant que le premier jetait les fondements de cette Société, connue depuis sous le nom de Société des Oblats de Marie Immaculée, lui, avec le célèbre Abbé Rauzan, donnait naissance à la Société des Missionnaires de France, si renommés au commencement de ce siècle. A la tête de cette phalange puissante, l'Abbé de Forbin-Janson entreprit des missions dans la plupart des principales villes : à Beauvais, à Poitiers, à Tours, à Bordeaux, à Marseille, à Toulon, à Cavaillon, à Reims. La Capitale elle-

même eut son tour : Saint-Etienne du Mont, St-Nicolas du Chardonnet, Saint-Roch, Bonne-Nouvelle, entendirent successivement ces voix éloquentes.

Ce fut au milieu de ces prédications apostoliques et de leurs brillants succès, que le gouvernement vint chercher l'Abbé de Forbin-Janson pour le placer sur le siège de Nancy, auquel avait été rattaché celui de Toul. Il venait de faire un voyage en Orient, de relever les ruines du Mont-Valérien et de prendre possession du Panthéon, à Paris, quand la nouvelle de sa nomination lui parvint. Après avoir été sacré au Mont-Valérien même par le prince de Croÿ, Archevêque de Rouen, assisté de Mgr de Cheverus, ancien Evêque de Boston, et de Mgr Purcell, Evêque de Cincinnati, il fit son entrée dans son Diocèse dans les premiers jours de Juillet 1824, au milieu de l'allégresse universelle. Les espérances que le nouvel Evêque avait fait concevoir, ne furent pas trompées. Visites pastorales, missions dans les villes et dans les campagnes, retraites du Clergé, etc., tout fut employé pour faire refleurir la religion.

Il y avait six ans que Mgr de Forbin-Janson gouvernait en paix son Diocèse, s'occupant avec une ardeur infatigable de toutes les classes de la société, et particulièrement de la jeunesse et des pauvres, quand éclata la révolution de 1830. Ce fut le commencement des troubles. Le sachant peu favorable à sa cause, le nouveau gouvernement ne cessa sous main de lui susciter des embarras. Pour prévenir des conflits et éviter des éclats toujours fâcheux, Mgr de Nancy crut prudent de s'éloigner momentanément de son troupeau. Mais, afin qu'aucune œuvre ne souffrît de son éloignement, il eut soin de se faire donner un Coadjuteur. Le premier fut Mgr Donnet, depuis Archevêque de Bordeaux et Cardinal ; le second fut Mgr Menjaud, appelé par la suite à l'Archevêché de Bourges. En même temps, par ses Lettres pastorales et par ses Mandements, il trouvait moyen, tantôt à l'occasion d'une Ordination, tantôt à l'occasion d'une retraite pastorale, de maintenir le bien dans son Diocèse. Le reste de son temps, il l'abandonnait à ses Collègues dans l'épiscopat. Appelé de toutes

parts à donner, soit des missions, soit des retraites pastorales, ou à faire des Ordinations, il ne savait ce que c'était que de refuser. Aujourd'hui il était à Trèves, demain à Fribourg, une autre fois à Paris. Alors aussi il fit plusieurs voyages à Rome, afin de s'inspirer des sages conseils du Souverain Pontife.

C'est dans ces circonstances, qu'attirés par l'éclat de sa renommée, plusieurs prélats américains firent la connaissance de l'Evêque missionnaire : Mgr Flaget, Evêque de Bardstown, Mgr Purcell, dont il a été parlé, Mgr Turgeon, Coadjuteur de l'Evêque de Québec. Mgr Bourget, Evêque de Montréal, le vit aussi plusieurs fois, soit à Paris, soit à Rome, où il venait de prêcher le carême à St Louis des Français. Témoins du grand bien qu'il opérait partout, tous le pressaient vivement de passer en Amérique, l'assurant que là, sur ce vaste théâtre, il ferait un plus grand bien encore. Mgr de Nancy hésitait toujours. Il lui en coûtait d'entreprendre un si long voyage, mais surtout de s'éloigner de son Diocèse. Il ne fallut rien moins que l'intervention du Pape pour le déterminer à accéder aux désirs des Evêques. Alors il donna sa parole, et fit ses préparatifs de départ, après s'être assuré de la coopération de quelques Missionnaires de France.

CITÉ DE QUÉBEC.

CITÉ DE QUÉBEC.

Io. Mgr de FORBIN-JANSON EN AMERIQUE.

Missions de la Nouv.-Orléans, de Québec et de Montréal.

Nouvelles excursions apostoliques aux Etats-Unis.—Missions dans les Diocèses de Québec et de Montréal.

Ce fut en Octobre 1839, après une traversée qui ne fut pas sans profit pour les passagers, que le vaillant Evêque de Nancy arriva à New-York. L'Evêque de cette populeuse cité était alors Mgr Dubois, prélat chargé d'années et plus encore de mérites. Il avait pour Coadjuteur Mgr Hughes, prélat de la plus grande distinction qui devait jeter tant d'éclat sur l'Eglise américaine.

C'est avec ce dernier, qui le reçut avec de vives démonstrations de joie, que l'Evêque missionnaire se concerta pour son plan de campagne. Tout d'abord Mgr Hughes qui avait de grands projets pour son Eglise, et qui dans ce dessein se proposait de passer en Europe, voulut le retenir et lui confier le soin du Diocèse. Les engagements que Mgr de Nancy avait pris avec l'Evêque de la Nouvelle-Orléans, où il devait prêcher l'Avent, ne le permettant pas, il fut entendu qu'il se rendrait dans cette dernière ville, mais non sans s'arrêter dans les Diocèses qui étaient sur son passage, et qu'à son retour il prêcherait la station du carême à New-York.

Mgr de Nancy, toutefois, ne voulut pas quitter cette ville et se mettre en route sans prendre une première connaissance des catholiques d'origine française qui étaient à New-York, et leur donner une preuve de son zèle. Alors disséminés et comme perdus dans la grande cité, les catholiques de cette nationalité n'avaient point d'Eglise à eux. Il les réunit donc dans l'Eglise Saint Pierre, où pendant trois jours il les tint sous le charme de sa parole. C'est à la suite de ces pieux exercices, qu'il les engagea fortement à se bâtir une Eglise et à se cotiser dans ce but, leur promettant de leur donner une forte somme à cette même fin.

Cette première satisfaction donnée à son cœur d'apôtre, Mgr de Nancy prit congé du Coadjuteur et s'achemina vers Philadelphie. Il avait hâte d'arriver dans cette ville. Là, à la tête d'une nombreuse Congrégation, se trouvait un ancien ami, un de ses diocésains, le célèbre Père Barbelin qui a laissé à Philadelphie un souvenir impé-

rissable. L'Evêque resta quelques jours dans cette ville, non sans réunir les fidèles de Saint Joseph et leur faire le plus de bien possible.

De Philadelphie, et ne faisant que passer par Bardstown, Vincennes, sans même s'arrêter à Cincinnati, qu'il promit de visiter à son retour, l'Evêque se rendit à St Louis où il était vivement désiré et impatiemment attendu. L'Evêque de cette ville était alors Mgr Rosati. Quand Mgr de Nancy arriva à St Louis, on y parlait et prêchait encore en français. Aussi se crut-il un instant au milieu de compatriotes. Il profita du peu de temps qui lui restait, avant de se rendre à la Nouvelle-Orléans, pour donner les exercices de la retraite à chacune des Communautés de cette ville, appelée la Rome de l'Amérique, tant la foi, la piété et la charité s'y étaient maintenues jusque-là.

Ces services rendus, Mgr de Nancy continua sa route. Il venait d'arriver à la Nouvelle-Orléans, quand tout à coup il fut mandé à Mobile pour des affaires importantes. Le directeur de Spring Hill venait de mourir, et il s'agissait de lui confier, à lui, ou aux Missionnaires de France, la direction de cet important établissement. Cette affaire lui prenant plus de temps qu'il ne comptait, il dépêcha le Père Bach, l'un de ses compagnons, pour prêcher l'Avent à sa place. Lui ne rentra à la Nouvelle-Orléans que le lendemain de Noel. L'Evêque de cette ville était alors Mgr Blanc, qui, après Mgr de Neckere, avait succédé à Mgr Dubourg, depuis Evêque de Montauban, en France. Pour dédommager le prélat de n'avoir pas donné la station de l'Avent, Mgr de Nancy s'engagea à prêcher celle du Carême. D'ici là, il ne resta pas oisif: comme à Saint Louis, il donna les exercices de la retraite dans toutes les Communautés de la ville, et termina par la retraite pastorale. Le terrain ainsi préparé, il ouvrit la grande mission de 1840, dont on se souvient encore à la Nouvelle-Orléans. Laissons-le lui-même rendre compte de ses travaux et de ses succès. Par là on pourra mieux juger du grand bien qu'a fait l'Evêque de Nancy en Amérique, pendant les deux ans qu'il y a passés.

MISSION DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

"Je vous ai fait connaître les difficultés insurmontables que présentait la mission de la Nouvelle-Orléans, écrit-il à Mgr Menjaud, son Coadjuteur. L'amour effréné de l'argent et des plaisirs sensuels; le réseau de la franc-maçonnerie qui enveloppe les hommes et les jeunes gens presque sans exception, étaient bien réellement des obstacles.

Et combien d'autres causes secondaires venaient s'y joindre? Et cependant, je vous écrivais que j'espérais en Dieu et dans le secours de tant de ferventes prières qui montaient vers le trône de sa miséricorde, comme supplément de ma faiblesse et de mon indignité. Mes prévisions se sont réalisées, et les bénédictions ont vraiment dépassé mes espérances.

" Je vous ai parlé de la retraite sacerdotale si édifiante. Sur le nombre des prêtres qui y ont assisté, il en est plusieurs qui ont dû faire 150 ou 200 lieues, pour venir de leur paroisse. Sitôt que je l'eus terminée par la rénovation publique des promesses cléricales dans la Cathédrale, je comptais que je ne pourrais remuer un peu profondément cette grande population qu'en l'y réunissant deux ou trois fois par jour. C'est l'unique Eglise française; mais, avec ses vastes tribunes, elle peut contenir près de trois mille six cents personnes. Je fis donc audacieusement appel aux hommes seuls, le soir, pour des conférences ou instructions sur les principales vérités de la religion. La Cathédrale s'est remplie; et malgré tous les efforts de l'enfer, malgré les articles de journaux hostiles, malgré les efforts de certains chefs de loges et les anti-prédications qui se faisaient aux portes mêmes de l'Eglise pour empêcher les hommes d'entrer, ou m'incommoder par le bruit; malgré les pluies torrentielles qui sont survenues, mes hommes ont tenu bon, et moi aussi. Pendant 23 ou 24 conférences, l'auditoire est resté considérable. C'était à désespérer pour les ennemis de la religion, de voir cette masse imposante d'hommes, de l'entendre manifester ses sentiments de foi avec une énergie et un accent de conviction qui arrachaient des larmes. Le Vendredi-Saint surtout, et le jour de Pâques, nos hommes ont été admirables. Près de 1,000 à 1,200 sont venus me trouver l'un après l'autre dans ma chambre et m'ont fait la promesse formelle et si consolante de ne pas attendre que le temps fût expiré pour remplir leur devoir pascal. Je leur ai donné à chacun une petite médaille de la sainte Vierge c'était vraiment un spectacle bien extraordinaire et bien nouveau pour une ville, où, six semaines auparavant, si peu remplissaient leurs devoirs religieux, de voir un si grand nombre d'hommes se presser dans les vastes corridors de l'ancien couvent des Ursulines servant d'Evêché, et là, s'agenouillant pour me demander la bénédiction et baiser mon anneau, et tous me promettant, plusieurs les larmes aux yeux, d'aller au plus tôt se confesser. Il y avait là des magistrats, des avocats très distingués, des jeunes gens et d'honorables négociants, beaucoup de pères de famille.

" Les instructions terminées le lundi de Pâques, au moment où je me

préparais à quitter cette intéressante population, voilà que bon nombre de mères de famille me demandent une bénédiction pour leurs tout petits enfants. Je leur assigne le lendemain, après ma messe. Or, voilà qu'à l'étonnement général, la Cathédrale et les tribunes sont pleines de trois à quatre mille enfants, avec leurs mères. On était accouru de tous côtés. Bon nombre de ces mères n'ayant pu pénétrer dans l'Eglise, étant venues la cérémonie terminée, je leur fixai le lendemain, jour de mon départ, après ma dernière messe, défendant d'amener les enfants qui déjà avaient été bénis. Eh bien, chose incroyable, le nombre des enfants était encore plus considérable que la veille. Les rues adjacentes aux trois portes de la Cathédrale étaient encombrées de mères et d'enfants. Il en était venu de trois lieues de loin, et bon nombre m'attendaient encore à l'Evêché. J'estime que durant ces deux derniers jours, pas moins de 5 à 6000 personnes sont venues me faire leurs adieux, ou me demander ma bénédiction.

"Je n'ai guère parlé là que des hommes ; cependant, le zèle des femmes n'a pas été moins admirable, si même il ne l'a pas été plus. Le Père Bach leur faisait l'instruction une heure avant celle des hommes. Quoique, en général, les femmes, ou les Dames, les Demoiselles, soient de beaucoup supérieures du côté de l'esprit et des connaissances, par suite de l'éducation religieuse et très soignée qu'elles ont reçu dans les excellentes maisons du Sacré-Cœur, des Ursulines et autres, il est pourtant vrai de dire aussi que l'amour des plaisirs et de la toilette tenait le plus grand nombre éloignées des Sacrements. Cette masse d'instructions qu'elles ont suivi avec beaucoup d'assiduité ; cet enchaînement des vérités saisissantes de la religion qu'elles ont écouté avec une grande attention, ont réagi sur elles. Tous ces cœurs naturellement bons, tous ces esprits intelligents et droits ont compris leurs devoirs et en ont accepté les conséquences, en sorte que cette partie si influente de la société a montré une amélioration des plus sensibles, et qui, je l'espère, sera durable."

Telles furent les impressions qu'emporta l'Evêque de Nancy de cette grande mission. Afin d'en perpétuer les fruits, il donna ses soins à la formation de plusieurs Associations d'hommes, de jeunes gens, de Dames et de jeunes filles. Son plan était de retourner immédiatement à New-York, en passant par Charleston ; mais, ayant reçu une invitation pour assister au IVe Concile de Baltimore, qui était sur le point de s'ouvrir, il changea d'itinéraire.

Ce Concile de Baltimore eut, en effet, sa première session le 14 Mai 1840. Y prirent part, outre Mgr Eccleston qui présidait, Mgr B. F. Flaget, évêque de Bardstown, Mgr J. England, évêque de Char-

leston, Mgr J. Rozati, évêque de St Louis, Mgr B. Fenwick, évêque de Boston, Mgr M. Portier, évêque de Mobile, Mgr P. Kennerick, évêque de Philadelphie, Mgr J. B. Purcell, évêque de Cincinnati, Mgr A. Blanc, évêque de la Nouvelle-Orléans, Mgr M. Loras, évêque de Dubuque, Mgr R. Miles, évêque de Nashville, Mgr C. de la Haillandière, évêque de Vincennes : douze en tout. Mgr de Nancy, qui était le treizième, n'y fit pas la moins bonne figure. Ce Concile se tenait au moment où, sur divers points du globe, des fidèles, et même des évêques, étaient en butte à la persécution. En dignes membres de l'Eglise catholique, les Pères du Concile n'eurent garde d'y rester insensibles. Parlant de cette vénérable assemblée, l'Evêque missionnaire fait ainsi part de ses impressions à son Coadjuteur : " La France était représentée à ce Concile par l'Evêque de Nancy, pour lequel on n'a eu que des égards et des prévenances. Comment vous exprimer les émotions de ces huit jours de session ? Rien, dans ma vie, ne m'a plus frappé : on sentait vraiment que l'esprit de Dieu était là, et que nous étions assemblés en son nom pour le bien de l'Eglise. En attendant que vous ayez nos actes imprimés, vous lirez dans les journaux notre lettre aux Confesseurs de la foi, les Archevêques de Cologne et de Posen. Vous pourrez juger si *les grandes eaux* qui nous séparent, *ont éteint la charité en Jésus-Christ.* En terminant, je vous dirai que mes Collègues m'ont sauvé d'une mission bien honorable, mais qui m'aurait retenu peut être trop longtemps en Amérique. L'évêque de Détroit, Mgr Lefèvre, actuellement à Rome, ne devant pas revenir de sitôt, le Saint-Père paraissait vivement désirer que j'accepte l'administration de ce Diocèse, d'une plus grande étendue que la France. Heureusement, sans que je décline ce fardeau, les Pères consultés à cet égard, m'en ont unanimement déchargé.

Toujours prêt à faire le bien qui s'offrait à lui, Mgr de Forbin-Janson profita, après le Concile, des quelques semaines qui le séparaient de la grande mission du Canada, pour visiter, à la prière de Mgr Loras, évêque de Dubuque, les tribus sauvages de son Diocèse. Après une excursion rapide à Détroit et à Buffalo, s'étant fait rejoindre par son ami, le Père Barbelin, qui devait lui servir d'interprète, il consacra plusieurs semaines à l'instruction de ces pauvres infidèles. Voici en quels termes il rend compte à son Coadjuteur de cette mission si nouvelle pour lui : " J'ai fait connaissance, dit-il, avec les pauvres enfants des prairies de l'Ouest ; je leur ai parlé de religion. En général, ces Sauvages ne paraissent pas méchants, et il semble qu'il serait assez facile de les amener à la vraie foi ; mais, que

de basses inclinations, avec un penchant prononcé pour les boissons qui les dégradent ! Pendant le temps que j'ai passé au milieu d'eux, je me suis souvent entretenu avec leur jeune chef qui est catholique. Il n'a qu'une pensée, qu'un désir : c'est de convertir à son tour sa nation. Priez et faites prier pour ces infortunés déshérités." Il paraît que dans cette occasion, comme aussi dans plusieurs autres, des faits merveilleux vinrent appuyer la prédication de l'Evêque missionnaire. C'est au moins ce qui ressort des lettres du Père Barbelin, dont Madame Donnelly a écrit la vie.

Les Sauvages ne furent pas alors les seuls à profiter du ministère de l'Evêque de Nancy. " Le Seigneur, écrit-il encore, a permis, selon sa grande bonté, que chacune de nos journées fut utile à sa gloire et au salut du prochain. Tantôt, c'était un voyageur, homme ou femme, que recueillait notre steamer, et que je pouvais cathéchiser ; tantôt, c'était un pauvre missionnaire malade et presque abandonné qu'il m'était donné de confesser, soulager et consoler ; d'autres fois, c'étaient des familles d'origine canadienne que je rencontrais, et que j'avais plaisir à raffermir dans le bien. La divine Providence a si bien disposé toute chose, que, presque tous les jours, j'ai pu célébrer la sainte messe.

La meilleure partie de l'été s'était passée au milieu de ces courses apostoliques. Il était temps pour l'Evêque de prendre la route du Canada, où l'attendaient des travaux autrement grands. C'est ce qu'il fit, après avoir rendu visite à Mgr Purcell, evêque de Cincinnati, en conformité à la promesse qu'il lui avait faite.

MISSION DE QUEBEC.

Depuis près d'un an le nom de Mgr de Forbin-Janson était dans toutes les bouches au Canada. Quand donc viendra-t-il, se demandait-on de toutes parts ? Enfin, on annonce qu'il arrive. A cette nouvelle, toute la population de Québec tressaille de joie, et se porte à sa rencontre, ayant à sa tête l'élite de la société. On lui fait cortège jusqu'au palais épiscopal. L'Evêque de Québec était alors Mgr J. Signay, qui connaissait le prélat de réputation ; il avait pour Coadjuteur Mgr Turgeon qui avait eu occasion de le voir plusieurs fois à Paris et à Rome. Tous les deux se félicitaient de posséder enfin le primat de Lorraine dans la vieille cité de Champlain.

Pour Mgr de Nancy, il était à peine arrivé à Québec, que déjà il se mettait à l'ouvrage. Comme le temps de commencer la mission n'était pas encore venu, mettant à profit les quelques semaines qui

restaient, il consacrait les prémices de son ministère aux Communautés religieuses. Immédiatement après, il se rencontrait avec le Clergé de Québec. A la vue de ces prêtres si nombreux et si vénérables, l'Evêque ne put se défendre d'un sentiment d'admiration. Il lui semblait qu'il se retrouvait au milieu du Clergé français. De leur côté, ces estimables Curés ne pouvaient se lasser de voir et d'entendre le grand Evêque ; ils ne savaient ce qu'ils devaient le plus admirer, à leur tour, de son zèle, de sa science, ou de ses manières si nobles et si dignes. Tous étaient enchantés.

C'était plus qu'il n'en fallait pour exciter l'enthousiasme. Aussi, quand s'ouvrit la mission depuis si longtemps annoncée, la Cathédrale se trouva tellement remplie, qu'un nombre infini de personnes ne put y pénétrer. Toute la population de Québec, et même une partie de celle des paroisses environnantes, s'y étaient rendues. Pour donner satisfaction à tout le monde, il fallut multiplier les exercices ; il y eut les sermons du matin, précédés d'une méditation, et les conférences du soir. Ces dernières furent exclusivement réservées aux hommes et aux jeunes gens. Les classes élevées, les juges, les avocats, les hommes du haut commerce, étaient les premiers à y prendre place. Ayant remarqué que les protestants venaient, aussi bien que les catholiques, assister à ces conférences, l'Evêque modifia quelque peu son plan d'instructions. Tout en traitant des grandes vérités de la religion, ce qu'il faisait avec une éloquence parfois terrifiante, il s'attacha à démontrer quelques points de dogme plus souvent contestés, et à réfuter les objections qu'on y opposait. Il s'acquitta de cette partie de son programme avec une telle lucidité d'exposition, et une telle force d'argumentation, que la vérité brillait à tous les yeux et ramenait au sein de l'Eglise nombre de dissidents. Bientôt le nombre des confessions devint si grand, qu'il fallut appeler des auxiliaires. Pendant trois semaines que dura la mission, plus de trente prêtres se tinrent constamment à la disposition des fidèles ; de là ces centaines de communions qui avaient lieu chaque jour. Ces pieux exercices, trop courts au gré d'une population toujours avide d'entendre la parole de Dieu, se terminèrent comme toujours par d'imposantes cérémonies : la Rénovation des promesses du Baptême, l'Amende honorable à Notre-Seigneur Jésus-Christ et la Consécration à la Sainte Vierge. Il y eut aussi des affiliations nombreuses à la Société de Tempérance et à la Congrégation des hommes.

Encore tout ému du beau spectacle qu'il avait eu sous les yeux, l'Evêque fait ainsi part à son Coadjuteur des consolations qu'il avait éprouvées. " C'est au Canada qu'il faut venir pour voir des prodiges

de grâce. Pendant trois semaines qu'a duré la mission, de quatre à six mille hommes ont été fidèles au rendez-vous du soir. Les ouvriers sacrifiaient une partie de la journée, soit pour entendre les instructions, soit pour garder leur place auprès des trente-huit confessionnaux improvisés et assiégés jour et nuit. Vraiment, nulle part ailleurs je n'ai encore trouvé un peuple de foi comme ce peuple qui habite les bords du Saint-Laurent."

Deux jours après, l'Evêque devait être témoin du même spectacle. Une autre mission, en effet, qui était comme le corollaire de la première, l'attendait : c'était celle de Trois-Rivières. Elle vint immédiatement après celle de Québec. Ce fut le même empressement, la même assiduité. Comme à Québec, l'élite de la société était au premier rang. Parlant de cette nouvelle mission, l'Evêque écrit à son Coadjuteur : " Quand tout le monde est entassé dans l'Eglise, on voit encore de huit à douze cent fidèles qui assiègent les portes, et qui montent sur des tas de neige par pelotons de soixante ou quatre-vingt personnes pour atteindre le niveau des fenêtres, et de là entendre les instructions qui se font à l'intérieur, et cela par un froid capable de figer le sang dans les veines. Tout le barreau de Trois-Rivières, avocats, magistrats, notables, était là donnant l'exemple. A la fin on m'a remis des adresses sur parchemin de vingt-cinq pieds de long, couvertes de trois à quatre mille signatures. Comment ne pas aimer de tels chrétiens ? " Beaucoup de personnes n'ayant pu, faute de place, prendre part à cette mission, l'Evêque allait en ouvrir une deuxième, quand des sollicitations pressantes de se rendre à Montréal lui arrivèrent, et l'obligèrent à remettre ces nouveaux exercices à plus tard.

MISSION DE MONTRÉAL.

Grande avait été la jubilation des catholiques de Québec à l'arrivée de l'Evêque missionnaire ; plus grande peut-être fut celle des catholiques de Montréal. Ce qui venait de se passer à Québec et à Trois-Rivières ajoutait encore à la réputation du prédicateur. Tous avaient hâte de le voir et de l'entendre.

Ce fut le 7 Décembre que l'Evêque de Nancy fit son entrée à Montréal. " Dans deux jours, écrivait-il de Trois-Rivières à son Coadjuteur, nous serons à Montréal, heureux s'il nous reste un peu de voix pour nous faire entendre de dix à douze mille auditeurs qui, nous dit-on, peuvent prendre place dans la vaste Eglise de Montréal, plus bue doublée par les deux étages de tribunes qui en enveloppent les

trois côtés, et dont les bancs s'échelonnent en amphithéâtre sur cinq ou six mètres de profondeur." Voici comment, de son côté, l'auteur de sa vie raconte son arrivée : "Il était six heures, lorsqu'on aborda au port de Montréal. En cette saison de l'année, l'abordage est difficile à cause de l'encombrement des glaces. Les batteliers, ayant dû relâcher assez loin du rivage, s'occupaient à transporter les malles, quand, pendant qu'on allait commander des voitures, l'intrépide prélat, croyant pouvoir se rendre seul au quai, s'avança sur la glace. Tout à coup cette glace s'effondre sous ses pieds. Or, jeter son manteau, atteindre un glaçon flottant, saisir le câble d'un radeau voisin, fut pour l'habile nageur l'affaire d'un moment. L'accident n'eut pas de suites plus fâcheuses. La popularité même de l'Evêque ne fit que s'en accroître. On admirait sa présence d'esprit, son courage et plus encore la protection visible du ciel." Aussi, ce fut au milieu de l'enthousiasme général que l'Evêque de Nancy fut reçu. La Lettre pastorale que Mgr Bourget, alors Evêque de Montréal, avait publiée à cette occasion, n'avait pas peu contribué à l'exciter.

Les circonstances étaient donc on ne peut plus favorables pour la mission. Elle s'ouvrit le 13 Décembre, presque incontinent après celles de Terrebonne et du Lac des Deux-Montagnes, et dura quarante jours. Tout concourait à en assurer le succès : et la multiplicité des exercices, et le talent du prédicateur et la pompe des cérémonies. Les exercices eurent lieu deux fois par jour, le matin à 7 h., et le soir à 5 h. Mgr. de Nancy se réserva les sermons du soir, et laissa ceux du matin à Mr. de Charbonnel dont l'éloquence était justement appréciée. Le futur Evêque de Toronto prit pour sujet de ses instructions *les Commandements de Dieu et les Sacrements ;* de l'aveu de tous, il se surpassa en cette circonstance par la précision et la sûreté de sa doctrine. Mgr. de Nancy, suivant sa coutume, aborda les grandes vérités de la religion. Ses sermons sur *le salut, le péché, la mort, le jugement* firent la plus vive impression ; ceux sur *l'impureté, l'intempérance, le délai de la conversion et l'enfer* portèrent le dernier coup. Toutes ces instructions étaient entremêlées de cérémonies inusitées, qui leur donnaient une nouvelle force. Ce fut d'abord *l'Amende honorable* à Notre Seigneur Jésus-Christ pour les péchés commis et l'abus des grâces. Vint ensuite *la Rénovation des promesses du Baptême,* suivie de *la profession de foi,* en présence d'un Clergé nombreux et au milieu de pompes inaccoutumées. Quelques âmes resistant encore à la grâce, les cloches qui avaient annoncé le commencement de la mission, fûrent chargées de sonner chaque soir *l'agonie du pécheur,* et d'inviter les familles à prier pour les endurcis.

Ce que les sermons n'avaient pu faire, ces sons lugubres le firent: les conversions, les retours à Dieu se multiplièrent. L'Evêque était au comble de la joie, et la population la partageait. Si vaste que fût l'Eglise de Notre-Dame, elle se trouva souvent trop petite pour contenir la foule qui voulait prendre part aux exercices. Comme à Québec, toute la population de la ville et une partie de celle des paroisses voisines, y accouraient. Une heure à l'avance, toutes les places étaient occupées. Les protestants eux-mêmes ne furent pas les moins empressés à venir entendre l'illustre prédicateur. Jusqu'au Gouverneur qui voulut assister aux instructions. Si nombreux que fussent les confesseurs de la paroisse, il fallut leur en adjoindre d'autres. Aucune classe de la société ne fut alors oubliée: les catholiques irlandais eurent leurs exercices à part; jusqu'aux prisonniers qui furent évangélisés par l'infatigable Evêque. C'est alors qu'à la suite de réunions particulières, d'abord pour les hommes, et ensuite pour les femmes, eut lieu la cérémonie si touchante de la *Consécration à la Sainte Vierge* qui fut, comme le couronnement de cette longue suite d'exercices.

Faisant part quelques mois plus tard à l'Evêque de Québec des impressions qu'avait laissé au fond de son cœur cette célèbre mission, le prélat disait: "Non certes, je n'ai pas oublié ces chers Canadiens *au cœur d'or et aux clochers d'argent.* A New-York comme à Paris, à Paris comme à Rome, je ne cesserai de dire que je ne pense pas qu'il y ait au monde une population aussi catholique, où la foi se soit mieux conservée, et où l'on mette mieux en pratique les vertus chrétiennes. Interrogé ces jours, lequel de tous les pays que j'ai évangélisés, je trouvais préférable, où j'aimerais mieux vivre, et où j'ai reçu le plus de consolations, je n'ai pas hésité à répondre: *le Canada*, car je crois que c'est là que Jésus-Christ, mon maître, est le mieux servi et le plus aimé." D'autre part, vivement touché des bontés du Clergé à son égard et des marques de déférence des protestants, il écrivait à son Coadjuteur: "Je ne saurais vous exprimer toutes les marques d'affection que j'ai reçues et que je reçois chaque jour, tant de la population, que du Clergé. La plupart des protestants eux-mêmes me donnent des marques d'un profond respect, vaincus dans leurs préjugés par le désir de m'entendre; ceux-là mêmes qui ne savent pas assez le français pour me comprendre, veulent *me voir prêcher*. L'attention de ces foules immenses ne se lasse point: j'en suis le premier surpris. Ce n'est pas, au reste, le seul sujet de mon étonnement et de ma reconnaissance envers le Seigneur, car tant de

sermons, tant de confessions, tant d'abjurations, tant de Baptêmes d'adultes, exigent une dépense de forces et de poitrine à laquelle je ne sais comment j'ai pu résister jusqu'à présent."

Si l'empressement, l'assiduité, la docilité des catholiques de Montréal, pendant toute la durée de cette mission, avaient fait une vive impression sur l'esprit de l'Evêque de Nancy, l'impression que fit sur eux ce grand Evêque aux paroles de feu, au zèle infatigable, ne fut pas moins profonde. Il faut lire les journaux de cette époque, pour s'en faire une idée. Toute une série d'écrits fut alors publiée pour relater les diverses phases de cette mission. "C'est un fait, lisons nous dans l'un de ces compte-rendus, que, pendant ces six semaines de prédications, plus de 17,000 personnes ont participé au banquet eucharistique, et que pas moins de 1,200 ont reçu le sacrement de Confirmation. Jamais encore on n'avait vu à Notre-Dame une pareille affluence de monde, affluence qui se renouvelait sans cesse. Il faut dire aussi que jamais peut-être Montréal n'avait possédé un prédicateur comparable à Mgr. de Nancy. Rien donc d'étonnant qu'on le célèbre en prose et en vers. Les souvenirs qu'il laisse parmi nous, comme partout où il a passé, sont de ceux qui ne s'effacent jamais. Ceux surtout qu'il a réconciliés avec Dieu, et ils sont légion, ne sauraient l'oublier. A la fin de ces mémorables exercices, M. Mondelet, Ecr., Avocat, a présenté à l'illustre prélat, au nom des citoyens de cette ville, une adresse de remerciments des mieux sentis. Après lui, montant en chaire, et se faisant l'interprète du nombreux Clergé qui se pressait dans le Sanctuaire, Mr. Quiblier, Supérieur du Séminaire, l'a remercié, à son tour, en termes on ne peut plus délicats. La réponse de l'Evêque qui a été comme le sermon de clôture, a été de tous points admirable. On sentait que c'était le cœur d'un père qui parlait. Aussi, bien des larmes ont coulé à la pensée qu'on n'entendrait plus cette voix éloquente, et qu'on ne verrait plus ce visage ami. L'Evêque est descendu de chaire en nous donnant à tous *rendez-vous au ciel.*" La preuve qu'il n'y a là rien d'exagéré, c'est qu'après plus de quarante ans, ceux qui prirent part à ces grandes assises de la religion, et qui vivent encore, aiment à se rappeler les instructions si fortifiantes de cette mission, les conversions nombreuses qui eurent lieu et les magnifiques cérémonies qui la terminèrent, et en particulier celle de l'installation des nouveaux Chanoines de la Cathédrale, suivie aussi des remercîments chaleureux de Mgr Bourget au prédicateur qui avait fait tant de bien à sa ville épiscopale, et celle enfin de la clôture de la mission, le soir, à Notre-Dame.

Mais l'Evêque de Nancy n'était pas homme à se reposer. Il avait à peine fait la clôture de cette mission inoubliable, qu'il en recommençait une autre à Sainte-Scholastique, à laquelle prirent part les paroisses de Saint Benoit, Saint Eustache, Saint Hermas, Saint Augustin, Saint Jérôme, etc. : plus de sept mille personnes. Après, il prêchait la retraite pastorale et celle du Collège de Montréal, puis reprenait la route des Etats-Unis pour y terminer des œuvres commencées.

NOUVELLES EXCURSIONS APOSTOLIQUES AUX ETATS-UNIS.

Le premier objet du zèle de l'Evêque, en retournant aux Etats, était d'affermir les catholiques d'origine française dans les bons sentiments où il les avait laissés, et de les aider à mener à bonne fin le projet qu'il leur avait suggéré de se bâtir une Eglise. Il était aussi question de fonder un Séminaire, établissement que Mgr Hughes avait grandement à cœur. Enfin, il était convenu qu'en attendant la réalisation de ces projets, l'Evêque donnerait les exercices de la retraite pastorale. Tout cela fut mené grand train.

A son retour à New-York, aucun édifice religieux n'étant encore approprié aux besoins des catholiques français, il les réunit, comme la première fois, dans l'Eglise Saint-Pierre qui servait déjà à près de quatre-vingt mille Irlandais. Il fallut choisir ses jours et ses heures ; c'est dans ces conditions que les exercices de la retraite furent donnés. Ils se firent avec beaucoup d'entrain et de succès. Le jour de Pâques, après avoir rappelé la foi des ancêtres, et félicité ses auditeurs de la bonne volonté qu'ils avaient apportée à suivre les instructions et à en profiter, l'Evêque aborda la question de l'Eglise à construire. "Rome, dit-il, a son *Saint Louis des Français ;* pourquoi New York, pour des motifs plus urgents encore, n'aurait-il pas son *Saint Vincent de Paul des Français ?* Pourquoi ceux qui en ont le moyen, et le prédicateur le premier, ne contribueraient-ils pas à la réalisation de cet important projet ? Catholiques, mes compatriotes, c'est en votre faveur que j'élève en ce moment la voix. Dites : voulez-vous, oui ou non, avoir une Eglise pour vous, comme les autres nationalités ont la leur ? Que tous ceux qui le veulent, se lèvent ! " Le mouvement fut unanime ; tous se levèrent et adoptèrent le projet. Il fut décidé qu'un Comité serait nommé, et qu'il serait chargé de recueillir les souscriptions. Ces souscriptions devaient être de $12, payables chaque mois.

L'Evêque souscrivit pour sa part $500, et promit d'élever cette somme aussi haut que les dix plus forts souscripteurs. A partir de ce moment, l'entreprise marcha, non sans rencontrer quelques obstacles; mais enfin, après un an d'efforts de toutes sortes, l'Eglise fut achevée, et, avant de quitter le pays, l'Evêque put la bénir.

L'Evêque n'avait pas encore commencé ses prédications à Saint-Pierre, que déjà il avait donné la retraite pastorale, dont il a été parlé. Cette retraite eut lieu au Mont-des-Rosiers, magnifique propriété dépendante de l'Evêché de New-York, et où cinquante prêtres l'attendaient. C'est à la suite de ces pieux exercices, qu'entrant dans les vues de Mgr Hughes, qui voulait avoir là son grand Séminaire, ou près de la Cathédrale, et, y avoir aussi, s'il était possible, un Collège, Mgr. de Nancy en écrivit à M. Rauzan pour avoir des sujets capables d'en prendre la direction. " New-York, disait-il, est, avec ses 330,000 âmes, le Londres du nouveau monde; son influence est incalculable. Les Dames du Sacré-Cœur vont commencer là un établissement pour les jeunes personnes; mais, pour les garçons, il n'y a que des pensions fort chères, où ils apprennent chaque jour davantage à alléger leur léger bagage de dépendance. Je suis disposé à faire de grands sacrifices pour les aider à recevoir une meilleure éducation."

En attendant que ces plans vinssent à maturité, de New-York l'Evêque de Nancy se rendit à Philadelphie, puis à Baltimore, toujours à la recherche de quelque bien à faire. Il avait laissé là des âmes qui lui étaient chères, et il voulait achever le bien qu'il n'avait qu'ébauché. " Le 11 Mai, écrivait-il, je vais aller à Philadelphie, et ensuite à Baltimore, essayer de convertir encore quelques âmes; puis, en Juin, je reviendrai donner une seconde retraite ecclésiastique à New-York." De cette dernière place, après son excursion à Philadelphie et à Baltimore, l'Evêque fit route pour Troy, Albany, en passant par Plattsburg, Burlington, Whitehall, où il se trouvait en Juillet. Quel était le but de tous ces voyages, si fatiguants à cette saison de l'année? Il y avait là, dans tous ces endroits, des groupes considérables de catholiques, et il s'agissait de les décider à se bâtir des Eglises, qu'il se proposait de bénir à son retour à New-York, avant son départ pour l'Europe. Ses démarches eurent un plein succès; mais que de dépenses de forces, que de fatigues? " Je me porte vaille que vaille, écrivait-il à M. Rauzan, son ami; je suis usé, mais je vais mon train. D'ici à deux mois, j'aurai prêché deux cent-cinquante à trois cent fois, sans compter les retraites pastorales."

De fait, l'Evêque n'était pas encore au terme de ses travaux apostoliques. Le couronnement devait s'en faire au Canada. C'est là que

de toutes parts on le rappelait. Et l'Evêque de Québec, et l'Evêque de Montréal, faisaient instance. Il fallut donc partir.

NOUVELLES MISSIONS DANS LES DIOCÈSES DE QUÉBEC ET DE MONTRÉAL.

Dejà avaient eu lieu,comme il a été dit, et la mission de Sainte-Scholastique au milieu d'une affluence immense, et, auparavant, celle de Terrebonne, où trente-deux cavaliers et autant de voitures avaient fait escorte à l'Evêque l'espace de six lieues ; puis enfin celle du Lac des Deux Montagnes, où Algonquins et Iroquois avaient suivi le prélat au pèlerinage du Calvaire et l'avaient complimenté dans les deux langues. Mais quelle rude tâche restait encore à remplir ! Tout autre moins dévoré du zèle du salut des âmes que l'Evêque de Nancy, en eût été effrayé.

Voici le programme dressé par les Evêques eux-mêmes, et accepté par l'intrépide prédicateur ; il embrasse presque toutes les grandes paroisses. Du 9 Juin jusqu'à la fin du mois, mission à l'Acadie, à Chambly, à Sorel, ainsi qu'aux sept paroisses environnantes : Sainte-Marie du Mannoir, Saint-Damase, Saint-Jean, Chateauguay, etc. Du 2 Juillet au 23, mission à Vaudreuil, à Saint-Polycarpe, à Rigaud, à Saint-André, à Saint-François-Régis ; 26 Juillet, mission à Varennes, puis à la Rivière du Loup, à Maskinongé, à Sainte-Marie de la Beauce, à Saint-Joseph, à Saint-François, à Saint-Georges, à Saint-Gervais, etc. Toutes ces missions furent inaugurées par celle de Saint-Athanase, et ne furent interrompues que par la procession de la Fête-Dieu, 13 Juin, et par l'office pontifical à la Cathédrale, 25 Juillet. Chacune devait durer dix jours ; mais, pour n'en omettre aucune, l'Evêque s'adjoignit vingt prêtres qui alternaient avec lui, et se chargeaient des confessions.

Comment se faisaient ces missions ? A peu près de la même manière. Dès que l'Evêque était annoncé, tout se mettait en branle. A l'aide de branches d'arbres les chemins étaient transformés en avenues, et des centaines de cavaliers venaient au-devant du Pontife pour lui faire escorte. Çà et là, il y avait aussi des arcs de triomphe, avec des inscriptions comme celles-ci : *Vive Monseigneur de Nancy ! Vive la religion !* Alors commençaient les prédications. Si, quand une fois les fidèles arrivés au nombre de huit, de dix mille, l'Eglise se trouvait trop petite pour les contenir, les exercices se faisaient en plein air. Après les confessions, les communions, venaient les grandes

cérémonies : la Rénovation des promesses du Baptême, la plantation d'une croix pour perpétuer le souvenir de la mission. C'est alors que les yeux se remplissaient de larmes et que de milliers de poitrines s'élançaient vers le ciel ces protestations d'amour : *Vive Jésus, vive sa Croix ! A Jésus pour toujours ! Le Canada à Jésus toujours ! Au ciel par la Croix !* Impossible de compter les retours à Dieu, les conversions sincères, les réconciliations, qui avaient lieu pendant ces saints jours ; c'est par centaines qu'ils se chiffrent. Les malades eux-mêmes n'étaient pas oubliés. Non content de faire réciter pour eux et pour les pécheurs 5 Pater et 5 Ave après chaque exercice, de dire la messe pour eux, l'Evêque les visitait encore. Le plus souvent ils venaient d'eux-mêmes et entouraient le prélat par groupes de 30, 40, 50. Ils ne recevaient pas en vain sa bénédiction : plusieurs s'en retournaient guéris. C'est ce qui s'est vu en particulier à Sorel pour une jeune fille atteinte de cécité et pour un enfant perclu de l'usage de ses jambes. Est-il étonnant après cela que ces missions aient laissé dans toutes ces paroisses un souvenir ineffaçable ?

Tant de travaux, et surtout ces prédications en plein air, avaient épuisé les forces de l'Evêque et ruiné sa santé. Lui-même l'avoue dans une lettre à son Coadjuteur, après une deuxième mission qu'il venait de donner à Trois-Rivières. " Les prédications en plein air m'ont ruiné le tempérament ; une toux opiniâtre et une fonte de cerveau achèvent de m'abattre. Quelquefois il me vient à la pensée que je ne résisterai pas à cette maladie d'épuisement, et qu'on n'enverra de moi à Nancy que mon pauvre cœur. Ce qui me soutient et m'encourage, c'est le spectacle que j'ai constamment sous les yeux : de dix à douze mille chrétiens tout à Dieu, et jurant de lui rester fidèles." Voyant la santé du prélat si ébranlée, les Evêques jugèrent prudent de lui conseiller de s'arrêter, et de prendre du repos. On lui proposa de faire un petit voyage dans les provinces d'en-bas. C'est ce qu'il fit. Mais incapable de se reposer quand il y avait quelque bien à faire, l'Evêque de Nancy ne put voir les bons Acadiens qui le recevaient comme un père et qui ne voulaient plus se séparer de lui, sans leur adresser la parole, les féliciter d'avoir conservé avec leur foi la simplicité des mœurs, et les encourager à persévérer dans cette voie. C'est ce qu'il fit notamment à Halifax et à Pictou. Il avait parcouru le Nouveau-Brunswick, la Nouvelle Ecosse et l'Ile du Prince Edouard, répendant ainsi partout des paroles de consolation et d'encouragement. Il eût voulu prolonger plus longtemps son séjour parmi ces bonnes populations, mais il était rappelé à Québec pour donner la retraite pastorale.

Ce fut après cette retraite, que, de retour à Montréal, pour termi-

ner tous ses travaux apostoliques au Canada, Mgr. de Forbin Janson s'occupa de l'érection du célèbre Calvaire du Mont Saint-Hilaire. Déjà il en avait donné les plans et tracé les grandes lignes, il y avai plus d'un an. "J'ai donné pour base à cette croix, écrivait-il quelques mois auparavant à son Coadjuteur, le pic le plus élevé du Canada. Cette croix de cent pieds de haut, sera revêtue de métal, afin de briller au loin et de se faire adorer à vingt lieues à la ronde. Outre la croix colossale, nous aurons les treize autres stations. Le piédestal formera une Chapelle avec sacristie, et l'on montera dans l'intérieur comme dans la colonne Vendôme. Il est sûr que du haut de ce tertre qui domine de 12 à 1500 pieds les plaines les plus populeuses du Canada, cette croix, vue de Montréal, de Trois-Rivières, et de plus de trente lieues sur le Saint-Laurent et le Richelieu, ne sera que la juste et noble expression des sentiments de plus de 60 ou 70 paroisses régénérées par nos retraites de l'année." Tout étant prêt, on procéda à la cérémonie. Elle eut lieu le 6 Octobre. Tous les Evêques, plus de 100 prêtres et 24 paroisses s'y trouvaient. Après une chaleureuse allocution,du haut d'une barque,sur les immortels enseignements de la croix,sa puissance et sa gloire,l'Evêque donna le signal d'avancer. Aussitôt toute cette multitude qu'on porte à près de trente mille personnes, s'ébranle bannières en tête et en chantant des cantiques. On s'arrête à chaque station, où a lieu une nouvelle allocution. Arrivé au plateau où tous les regards se tournent vers la croix monumentale assujettie par de puissantes chaines, et où tous mettent genou en terre une dernière fois, l'Evêque prend de nouveau la parole. Cette fois, c'est pour remercier le Sauveur-Jésus des grâces qu'il a accordées à son peuple, et lui jurer un éternel amour. A ce moment, moment solennel comme on en trouve rarement dans la vie des peuples, les larmes coulent de tous les yeux. Le prédicateur lui-même ne peut maitriser son émotion. Il achève son discours en versant des larmes d'attendrissement. Il était trois heures. Alors, pour clore cette cérémonie inoubliable, il entonne le *Te Deum*, que toute cette multitude poursuit avec des sentiments inexprimables joie et de bonheur.

De retour à Montréal, Mgr. de Nancy ne quitte pas encore le Canada. Le surlendemain de la grande cérémonie de Rouville, il va bénir à Saint-Laurent la croix de la mission, à laquelle avaient pris part les paroisses voisines : le Sault au Récollet, Saint Martin, etc., et en revient pour bénir aussi les tours de Notre-Dame, de cette Eglise où pendant quarante jours il a tenu tout un peuple suspendu à ses lèvres. Cela fait, il se rend à Burlington, en compagnie de Mgr. Fenwick, pour bénir la nouvelle Eglise et donner la Confirmation. A son retour,

à la demande de Mgr. de Kingston, il va à Bytown bénir encore et poser la première pierre d'une Eglise qui sera plus tard la Cathédrale d'un nouveau Diocèse. Ayant alors fait à peu près tout le bien qu'il pouvait faire en ce pays, après avoir fait ses adieux, il prend la route de New-York, emportant avec lui l'affection et la reconnaissance du Canada tout entier. Il devait s'embarquer le 1er Décembre pour l'Europe ; mais ayant été retenu à Philadelphie pour le sacre de Mgr Kennerick, où se trouvaient sept Evêques, il ne put prendre la mer sur le *Baltimore* que les jours suivants.

S'étant rendu à Rome, aussitôt après son arrivée à Paris, pour rendre compte au Saint-Père de sa mission en Amérique, l'Evêque de Nancy en reçut toutes sortes de félicitations. " C'est pour nous une profonde joie, disait le Pape en lui conférant les titres de prélat domestique et de Comte romain, d'avoir à vous décerner des témoignages de sincère bienveillance et des fonctions honorifiques, pour avoir bien mérité de l'Eglise et de ce Siège apostolique. Nous savons, en effet, pertinemment que, doué des dons de l'esprit et du cœur, distingué par la doctrine et les vertus, autant que par l'esprit de conseil et de prudence, et qu'enflammé d'un zèle merveilleux pour la propagation de la foi et la défense catholique, vous avez répandu avec profusion la parole de Dieu dans les différents Etats confédérés de l'Amérique, et ravivé par là la vertu et la piété des peuples et du Clergé ; que vous avez été également magnifique dans vos libéralités pour les édifices sacrés et les Institutions pieuses de ces pays ; que vous vous êtes appliqué diligemment à l'œuvre sacrée des missions, et finalement, qu'à titre honoraire et sur l'invitation des Evêques, vous avez concouru au dernier Concile de Baltimore. Nous n'ignorons pas, non plus, qu'elles ont été, de concert avec l'excellent Coadjuteur que l'Autorité apostolique vous a désigné, votre sollicitude et votre diligence aussi énergiques que persévérantes à procurer le bien de votre Diocèse et à remplir votre charge de pasteur. Pour ces motifs et en considération de vos éminents mérites, animé d'un ardent désir de vous donner une marque spéciale de notre bienveillance, non content de vous admettre parmi les prélats de notre Maison, nous vous élevons en vertu de notre Autorité apostolique aux honneurs des Evêques assistants à notre trône pontifical." Cette distinction et ces paroles flatteuses, on en conviendra, ne pouvaient s'adresser à un prélat plus méritant.

Gloria in excelcis Deo!

Enfants sauvés et leurs bienfaiteurs.

II FONDATION DE LA SAINTE-ENFANCE.

En quittant l'Amérique, l'Evêque de Nancy emportait le germe de la maladie de poitrine qui, trois ou quatre ans plus tard, devait le conduire au tombeau. Ses travaux aux Etats-Unis, mais surtout ses prédications en plein air au Canada, avaient, on l'a vu, triomphé de sa robuste constitution. Aussi, rien d'étonnant si la Sainte-Enfance, son œuvre dernière, a été accueillie avec enthousiasme sur le sol américain et par les Pasteurs, et par les Institutions et par les fidèles, et si elle s'y est propagée avec célérité. Ici, comme partout, les bons catholiques ont la mémoire du cœur.

Sans se douter qu'il n'avait plus que peu de temps à vivre, le vaillant Evêque, dès son arrivée à Paris, après son voyage de Rome dont a été parlé, s'était remis à l'ouvrage ; mais, cette fois, c'était pour s'occuper des missions lointaines, et surtout du rachat des enfants abandonnés dans les pays infidèles. " Ce saint Evêque, dit Madame Laura DeLisle, directrice de la Sainte-Enfance en Angleterre depuis plus de quarante ans, n'a que deux sujets de conversation : *la Sainte-Enfance et ses Canadiens.*" Depuis combien de temps Mgr de Forbin-Janson nourrissait-il ces pensées dans son cœur ? C'est ce qu'il est assez difficile de dire. Sans doute, même avant qu'il fut Evêque, la lecture des lettres des Missionnaires avait fait la plus vive impression sur cette âme dévorée de zèle. Plus tard, les ingénieuses industries de l'un de ses prêtres, M. Moye, qui, pour leur venir en aide, avait transformé toutes les jeunes filles de sa paroisse en autant d'apôtres, et qui ensuite s'était fait missionnaire lui-même, avaient surtout attiré son attention et tourné de ce côté ses ardeurs. Mais, de là à la fondation de la Sainte-Enfance il y avait loin encore. Reportant souvent ses regards vers l'Asie, il voyait bien là des milliers d'enfants abandonnés de leurs parents, et exposés à la mort du temps et de l'éternité ; mais son esprit, tout inventif qu'il fut, ne trouvait pas jour encore pour les secourir. Ce n'est qu'après une deuxième entrevue, à Lyon, avec Mlle Jaricot, la fondatrice de la Propagation de la Foi, que ses pensées s'éclaircissent, et que ses plans se dessinent. Tout, alors, devient lumineux dans son esprit.

A cette époque, l'Œuvre de la Propagation de la Foi, ce grand arbre qui devait s'étendre à tous les pays catholiques et ombrager de ses rameaux bienfaisants toutes les Missions de la terre, n'existait encore

que depuis dix ans, et n'avait pas reçu tous ses développements. Comment, et à quelle occasion s'était formée cette Association, faible d'abord mais bientôt puissante ? C'est ce qui est peu connu, même aujourd'hui. C'est à l'Amérique, et non à l'Asie ou à l'Afrique, que l'on doit cette prodigieuse création de l'Eglise, la merveille du XIXe siècle. De pauvres Missionnaires de l'Indiana étaient venus à Lyon. Ils tâchaient d'intéresser à leur œuvre les catholiques de cette ville ; mais, comme ceux à qui ils s'adressaient étaient peu fortunés, la contribution était faible. Afin de l'augmenter, ceux-ci font appel à la charité de leurs parents et de leurs amis ; et, pour ne pas leur être à charge, il est convenu qu'on ne leur demandera qu'une légère souscription chaque mois. Mlle Jaricot est à la tête de ce mouvement de charité. Ce moyen si simple de secourir les Missionnaires est goûté. Il se propage, et bientôt il s'étend à toute la France, et de la France à toute l'Europe. Alors, les ressources devenant plus abondantes, il est décidé qu'on en fera bénéficier toutes les Missions, en commençant par les plus nécessiteuses. C'est ainsi que s'est formée et développée l'Œuvre de la Propagation de la Foi. En se concertant donc avec Mlle Jaricot pour trouver le moyen de sauver l'enfance abandonnée, Mgr de Forbin-Janson ne pouvait mieux s'adresser. Il est résolu que, pour ne pas nuire à la première Œuvre, on s'adresserait plus particulièrement aux enfants, et que, pour avoir plus sûrement leur concours, on ne leur demanderait que douze sous par mois. Mlle Jaricot est la première à les donner. C'en est fait : la Sainte-Enfance existe. Son but est défini, et ses moyens d'action sont trouvés. Les enfants abandonnés, mais seulement les enfants *abandonnés*, n'importe sur quelle plage, seront l'objet de son zèle, et tous les enfants catholiques seront conviés à faire partie de cette armée de sauveurs.

De retour à Paris, Mgr de Nancy avait hâte de commencer sa propagande ; mais il lui fallait aller à Londres. Avant de quitter le Canada, à la demande des familles dont les membres ou les amis avaient été condamnés à la déportation, à la suite de la rébellion qui avait eu lieu en 1837, il s'était engagé à solliciter du gouvernement anglais l'élargissement des condamnés, ou au moins la diminution de leur peine. Fidèle à sa promesse, il était à Londres dès avant le 15 Août. Après avoir fait visite aux vénérables prêtres chassés de leur pays par la révolution française et établis dans les faubourgs de Londres, il s'abouche avec le haut Clergé anglais, et en particulier avec le Dr. Polding, futur métropolitain de Sydney, qui lui aussi portait le plus vif intérêt aux

pauvres déportés qu'il avait dans son Diocèse ; et encore avec le Père Dom Ullathorne, nommé à l'évêché de Birmingham, lequel avait été leur apôtre et leur avocat auprès de l'Angleterre. En compagnie du Dr. Polding, il se rend donc auprès de Lord Stanley, depuis Lord Derby, qui était à sa maison de campagne de Knowlesley, dans le Lancastre. Il plaida si bien sa cause, qu'il eut plein succès. C'est ce qu'il raconte, tout joyeux, dans une lettre qu'on a retrouvée. " Nous avons eu une conférence de plus d'une heure, dit-il. La mesure de grâce et d'amnistie que je réclamais, ayant une grande importance politique, Lord Stanley ne pouvait se prononcer, a-t-il dit, sans en avoir conféré avec ses collègues, (et c'était déjà beaucoup que de tenir ce langage) ; mais l'ensemble de sa conversation, la manière dont il accueillait nos réflexions sur le génie du peuple canadien et les avantages qu'une saine politique retirerait d'un acte de clémence, nous a laissé à juger, au Dr. Polding et à moi, que notre affaire était à peu près gagnée. Mgr. Polding a même voulu qu'à notre retour de Liverpool, où j'ai pu admirer le peuple irlandais, ce monument vivant de la foi des temps modernes, nous disions en action de grâces le *Te Deum*, ce à quoi j'ai acquiescé d'autant plus volontiers, que cette confiance piquait d'honneur la libéralité divine." C'est alors aussi que, visitant la belle famille DeLisle, à Grace Dieu Manor, et laissant parler son cœur, l'Evêque de Nancy jette les premières semences de la Sainte-Enfance en Angleterre. " Pendant les trois jours que nous avons eu le bonheur de le posséder au milieu de nous, dit Madame Laura De Lisle, il ne cessa de nous parler de ses plans pour la Sainte-Enfance, de nous en montrer la nécessité et les résultats incalculables. Profitant de la réunion des prêtres qui étaient venus pour le sacre du Dr. Wilson, nouvel évêque d'Hobert-Town, en Birmanie, il leur fit connaître également le but et les moyens de son Œuvre, et cela avec tant de conviction, qu'il les gagna tous à sa cause."

A peine revenu à Paris, l'Evêque se met en devoir de réaliser ses plans et de donner une forme définitive à la nouvelle Association. Tout d'abord il fallait mettre à sa tête un Comité d'hommes choisis, capables d'inspirer la confiance et de mériter la sympathie. C'est ce qu'il fait. Ce premier Bureau Central se compose de Mgr. Bonamie, archevêque de Chalcédoine, et Supérieur de la double maison de Picpus, de Mgr. Blanquart de Baieull, archevêque de Rouen, de M. l'Abbé Augé, Grand-Vicaire de Paris, du vénérable M. Desgenettes, Curé de Notre-Dame-des-Victoires, de M. Tharin, dans la suite Evêque de Strasbourg et précepteur du Comte de Chambord, de M. Langlois,

Supérieur du Séminaire des Missions étrangères, du Supérieur des Lazaristes, du Prince de Galitzin, du Prince de Chalais, de M. de la Bouillerie, plus tard Evêque de Carcassonne, des Curés de Saint-Philippe du Roule, de Saint-Méry, de Saint-Germain des Prés, du Supérieur du collège Stanislas, du Frère Philippe, Supérieur des Frères des Ecoles Chrétiennes, du célèbre Père Loriquet de la Compagnie de Jésus, etc., tous hommes distingués dans l'Eglise ou dans le monde. Mais, comme en tout Comité bien ordonné il faut des membres sur l'activité et la capacité desquels on puisse se reposer pour le succès des opérations, il choisit M. Chrétien de Lihus pour trésorier, et M. l'Abbé James, Grand-Vicaire de Paris, pour directeur, celui-là même qui, après la mort du Fondateur, devait être le propagateur le plus zélé de son Œuvre et aussi son plus ferme appui. Mais ce n'était pas assez encore. Avant de faire connaître cette Société d'un nouveau genre, il fallait en dresser les règlements ; il fallait préparer des prospectus et rédiger des circulaires. C'est à quoi s'emploie encore l'infatigable Evêque, sans s'accorder une minute de repos. Afin d'honorer les douze premières années de la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, il est statué que chaque Série se composera de douze membres, et que l'un d'eux en sera le chef ; qu'à la tête des chefs de Série, il y aura, autant que possible, un Directeur local, et qu'à la tête des Directeurs particuliers eux-mêmes il y aura un Directeur diocésain. La souscription des Associés sera de 12 sous par an, avec la récitation d'un *Ave Maria* chaque jour ; pour grossir leur trésor, les Associés pourront avoir, chaque année, une petite loterie, ou une fête de Sainte-Enfance. A chaque membre entrant dans l'Œuvre, il sera remis soit une médaille, soit une image de la Sainte-Enfance. De même, chaque chef dont la Série sera complète, aura droit aux Annales publiées plusieurs fois par an. Chaque mois, au siège de l'Association, il sera dit deux messes, l'une pour les Associés vivants, et l'autre pour les Associés défunts. S'il y a des bienfaiteurs, leur nom sera inscrit sur un livre à part, et ils auront droit à des prières particulières. Tous les ans, en fin d'année, les Directeurs diocésains enverront les fonds qui leur auront été remis au Comité Central, lequel en fera la répartition [illegible] les différentes Missions, suivant les besoins qui leur auront été [illegible] par les chefs de Missions. Telle est l'organisation que donne [illegible] Œuvre Mgr. de Forbin Janson, organisation si simple et si [illegible]nbinée, qu'elle est encore la même aujourd'hui.

Tout étant ainsi réglé, et les circulaires, traduites en différentes langues, ayant été envoyées à tous les Evêques, Mgr de Nancy se

met en campagne. Après avoir prêché à Paris dans plusieurs Eglises, et gagné à son Œuvre des milliers de personnes, il se rend à Rouen. Dans cette capitale de la Normandie, l'Evêque a encore plein succès. Des centaines de familles s'empressent de faire enrôler leurs enfants dans une Œuvre qui ne peut que leur porter bonheur. De Rouen, l'Evêque passe à Cambrai. Venu là, tout près de la Belgique, pour baptiser l'enfant de sa nièce, la Duchesse de Beaufort, il profite de ce voisinage pour pousser une pointe dans cette contrée si foncièrement catholique. Ses prévisions ne sont pas trompées : toutes ses démarches sont couronnées de succès. Admis en audience par le Roi et par la Reine, il a le plaisir de voir son Œuvre patronée par leurs enfants, le Duc de Brabant, le Comte de Flandre et la princesse Marguerite, l'infortunée Impératrice du Mexique. C'est à cette occasion, qu'ayant eu avec ces princes une seconde entrevue à Ostende, il leur dit ces paroles mémorables : " Lorsque l'âge vous aura conduit au faîte des grandeurs, votre suprême consolation sera d'avoir fait le bonheur de vos semblables. Moi aussi j'ai goûté les honneurs : j'ai porté l'épée, et c'est à Bruxelles même que je l'ai déposée pour embrasser une autre carrière et travailler à faire des heureux. Mon plaisir à présent est de me rappeler les efforts que j'ai faits pour y parvenir." Ces faits, portés à la connaissance de tous, lui rallièrent Liège, Tongres, Verviers, d'où la Sainte-Enfance se répandit bien vite en Hollande. Ce n'était là toutefois qu'un début. Le grand coup qui allait gagner à l'Œuvre toute la Belgique, devait être porté à Malines où les Evêques étaient pour se réunir à l'occasion de la fête des *Saintes Hosties* percées par un juif. Les voies avaient été préparées à l'Evêque par le Nonce apostolique, Mgr Pecci, aujourd'hui Léon XIII. Il avait écrit au Cardinal de Malines et à tous les autres Evêques, leur recommandant fortement la nouvelle Œuvre. " Il suffit de la connaître, leur disait-il, pour qu'elle inspire de l'intérêt. Je m'estime heureux de pouvoir contribuer à son développement, et de l'aider à atteindre le but si noble et si généreux qu'elle se propose." C'était plus qu'il n'en fallait auprès d'Evêques si bien disposés en faveur de Mgr de Nancy. Il prêcha dans la grande Eglise de *Sainte-Gudule* en présence de plus de neuf mille personnes, et sa parole enflammée, brûlante, trouva écho dans tous les cœurs. Des Comités se formèrent ; des Dames du plus haut rang, les premières Institutions du pays, se mirent à la tête. Toute la Belgique, y compris Louvain, Gand, Tournai, Ostende, etc., embrassait la Sainte-Enfance ; et depuis, ce dévouement n'a fait que s'accentuer chaque année.

Mais c'était de la France que l'Œuvre était partie ; c'était de là qu'elle devait rayonner sur le monde. Mgr de Nancy se hâte donc d'y rentrer. Après avoir pris une connaissance sommaire du terrain gagné à Paris depuis son départ, il se remet en voyage. Il parcourt successivement Arras, Amiens, Beauvais, Soissons, Laval, Cahors, Nîmes, Avignon, etc. Partout il obtient de nouvelles et innombrables adhésions, grâce à sa parole et aussi aux recommandations des Evêques, et surtout grâce au bon vouloir des Pasteurs secondaires. Pas un qui, sous prétexte qu'il a d'autres œuvres, lui refuse son concours. Intimement convaincus que la Sainte-Enfance sera une bénédiction pour le pays et pour les enfants en particulier ; que, loin de nuire aux autres œuvres, elle ne fera que les stimuler, tous se mettent à la disposition de l'Evêque, et le secondent de toutes leurs forces. Encouragés par cet exemple, les Maisons d'éducation, Collèges, Couvents, Séminaires, Ecoles, font de même. Mgr de Nancy était au comble de la joie. A Soissons, Mgr de Simony, son vieil ami, l'attendait à la tête de son Clergé, et le lendemain il l'introduisait dans sa Cathédrale, où les enfants de toutes les paroisses de la ville avaient été réunis. Jamais fête ne fut plus belle. Laissant alors déborder son cœur, l'Evêque s'était surpassé lui-même. Ainsi en fut-il dans les autres villes. Les enfants accouraient en foule avec leurs mères ; et celles-ci, touchées jusqu'aux larmes au récit de ce qui se passait dans les contrées infidèles, se hâtaient de faire inscrire leurs enfants dans la bienfaisante Société. " Faut-il s'étonner, dit à cette occasion un journal du temps, si la Sainte-Enfance se propage avec tant de rapidité, et si elle est établie aujourd'hui dans la plupart des villes ? Elle est patronée par un Evêque à l'éloquence duquel on ne peut résister. Encore un peu, et la France entière l'aura adoptée." Après une apparition de quelques jours à Paris, l'Evêque continue sa tournée. Cette fois il se dirige vers Laval, où la translation des reliques de Saint Iomède avait attiré quantité d'Evêques et une foule immense. A la suite d'une allocution chaleureuse, il distribue et fait distribuer des prospectus, des médailles, et l'effet en est merveilleux. Quelques jours plus tard, il était à Cahors, et il n'obtenait pas moins de succès. Lorsque, pressé par le temps, il ne peut se rendre dans une ville où on le désire, il écrit et sa lettre vaut un sermon. C'est ainsi qu'à Toulon, le Curé de Saint Pierre, vivement impressionné par l'appel de l'Evêque, enrôle plus de mille associés dans la nouvelle Croisade. Presque dans le même temps, une lettre de son Coadjuteur lui apprend que tout son Diocèse avait embrassé l'Œuvre : aucune nouvelle ne pouvait lui être plus agréable.

Assuré alors de la coopération de la France et de celle de presque tous les pays catholiques, Mgr de Nancy reporte ses regards vers les Missions et expose ses vues aux Vicaires apostoliques. En même temps, il leur demande des renseignements qui pourraient lui être utiles. Voici sa lettre, trop importante pour ne pas trouver place ici.

PARIS, 8 Décembre 1843.

" MONSEIGNEUR,

" Je n'ose me flatter que l'Œuvre de la Sainte-Enfance, inaugurée au mois de Mai dernier, et destinée au rachat des enfants abandonnés dans les pays infidèles, vous soit déjà connue. Les documents que nous joignons à cette lettre, vous indiqueront la nature, l'organisation et le dessein de cette pieuse Association. Nous pouvons résumer en quelques lignes le but qu'elle se propose, savoir : 1o l'administration du Baptême aux enfants qui sont en danger de mort ; 2o l'élévation des survivants dans de pieux asiles, où on les initiera aux vérités de la religion et où on leur enseignera quelque métier qui les aide à gagner leur vie ; 3o la création, avec quelques uns de ces derniers réputés pour leur piété et leur capacité, d'établissements propres à former des prêtres, des instituteurs et des cathéchistes, qui, une fois rentrés dans leurs localités, ne contribueront pas peu à la conversion de leurs compatriotes. Nous le savons, Monseigneur, ce dessein n'est pas entièrement nouveau. Vous-même, ou quelques autres de vos vénérables Collègues, avez déjà essayé de le réaliser, au moins en partie, sur quelques points des vastes provinces où s'exerce votre apostolat. Si vous, ainsi que vos dignes Collaborateurs, n'avez pu le mener à terme, c'est parce que vous avez été arrêté par l'éxiguité de vos ressources et de vos moyens. Que de fois nous avons entendu vos cris de détresse ! Vous vous lamentiez de ne pouvoir recueillir la riche moisson qui s'offrait à vous. Eh bien, le denier que vous sollicitez de la piété catholique pour le transformer en trésors de miséricorde, nous tâchons à présent de l'obtenir et de le faire passer entre vos mains, en conviant toute la jeunesse catholique, ainsi que les familles chrétiennes, à vous venir en aide.

Dieu a béni ce dessein, Monseigneur. Une notable partie de l'Episcopat français et étranger lui a donné la plus complète approbation. Depuis que l'Œuvre est constituée, *deux Cardinaux*, ceux de Rouen et d'Arras, plus de 60 *Archevêques ou Evêques* l'ont recommandée dans leurs Diocèses par des Lettres pastorales. D'autres qui ne l'avaient pas fait encore, nous écrivent qu'ils vont le faire. Enfin, *toutes les*

paroisses de Paris, grand nombre de paroisses de la province ; *les grands et les petits Séminaires, les Congrégations religieuses, les Maisons d'éducation, les Ecoles dirigées par les Frères et par les Sœurs* ; *toutes les Communautés religieuses*, ainsi qu'une multitude de laïques, s'y sont agrégés et l'encouragent avec un zèle que nous ne cessons d'admirer et de bénir. Voilà pourquoi je viens aujourd'hui vous prier de nous indiquer quelle est la nature et quelle est l'étendue de vos besoins, afin que nous sachions mieux ce que nous pouvons faire pour vous. Veuillez donc nous dire quelle somme approximative il vous faudrait : 1o pour racheter et baptiser les enfants en danger de mort ; 2o pour élever ou placer dans des familles chrétiennes les survivants ; et 3o enfin pour ouvrir des établissements à ceux dont on pourrait un jour faire des apôtres. Les aumônes que nous avons déjà recueillies, et celles plus considérables que nous attendons, nous font espérer que nous pourrons satisfaire une partie de vos besoins.

Afin de stimuler l'ardeur de nos Associés, petits et grands, à cette exposition de vos travaux et de vos besoins, soyez assez bon, Monseigneur, pour ajouter quelques détails propres à les intéresser, soit sur la profonde dégradation des pauvres infidèles que vous avez entrepris de régénérer, soit sur les conversions que vous avez obtenues et les consolations qu'elles vous donnent, soit enfin sur les espérances que vous avez pour l'avenir. Tous ces récits seront reçus par nous avec bonheur et utilisés avec le plus grand soin. Je termine, Monseigneur, en vous assurant que ma plus grande joie serait de voir les peuples encore ensevelis dans les ombres de la mort reconnaître enfin le vrai Dieu. Des circonstances indépendantes de ma volonté, m'ayant empêché de partager votre glorieux apostolat, mon bonheur est de m'y associer dans la mesure de mes forces. Comptez donc sur mon entier dévouement, comme je compte, moi et tous nos Associés, sur vos saintes prières.

† Charles, Ev. de Nancy et de Toul.

P. S.—Si vous nous indiquez le nombre approximatif des enfants que vous aurez à baptiser, nos Associés seront heureux de vous envoyer leurs propres noms, afin que vous les imposiez aux enfants à baptiser. Ils y tiennent beaucoup.

Hélas ! Le saint Fondateur de la plus touchante Œuvre des temps modernes ne devait pas lire les réponses qui seraient faites à sa Circulaire : il n'avait plus que quelques mois à vivre. Toutes ces réponses qui ne tarissent pas en louanges et en remercîments, s'accordent à dire

que cette Œuvre admirable de la Sainte-Enfance, inspirée par le ciel, *sauvera des millions d'enfants, et que par ces enfants les nations infidèles seront amenées à la connaissance de la vraie foi.* Obligé de suspendre ses courses par suite de son épuisement, l'Evêque ne resta cependant pas oisif. De son lit de douleur où l'avait cloué la maladie qui devait l'emporter, il écrivait au Père Le Vasseur, Supérieur des Pères de la Miséricorde, à Orléans. " Mon cher Le Vasseur, la bonne Sœur Guay qui se rend à Orléans, vous remettra notices et médailles de notre Œuvre. Une fluxion de poitrine, accompagnée de crachements le sang, m'empêche d'être en ce moment près de vous, comme je l'eusse désiré. J'espère, cependant, que notre Œuvre ne perdra rien, et que vous saurez me suppléer auprès de Mgr. Fayet et de votre nombreuse réunion de Dames. En prouvant que je n'ai pas mis en vain ma confiance en vous, vous verserez le baume sur ma pauvre poitrine. Il est sûr que vous lui ferez grand bien, et que, ce qui vaut mille fois mieux, vous ouvrirez la porte du ciel à des centaines et à des milliers d'âmes qui ne verraient jamais la face de Dieu, si vous ne vous intéressiez pas en leur faveur. L'Œuvre marche à pas de géant. Outre 47 ou 48 Archevêques ou Evêques français, dont je me crois sûr ; outre les prélats de Belgique, de Hollande, de Bavière, de Suisse, d'Italie, de Savoie, nous avons encore l'adhésion de plusieurs Evêques d'Angleterre. Priez pour que je me rétablisse un peu. *Ch. Ev. de Nancy.*" En même temps, toujours fécond en ressources et en inventions, dès qu'il s'agissait du rachat des enfants infidèles, l'Evêque, afin de gagner aux Missions les sympathies de ses visiteurs, transformait ses vastes salons en musées, en chapelles et en salles de conférences. Là, on voyait exposées cangues, chaînes, avec d'autres instruments de supplice qui avaient servi aux martyrs : la corde avec laquelle Mgr. Jacquard avait été étranglé ; le tapis sur lequel avait roulé la tête de Mr. Cornay ; les chaînes et les anneaux qui avaient lié M. Clet dans son cachot ; on y apercevait aussi des vêtements imbibés du sang de ces généreux Confesseurs de la foi. Alors, de sa voix presque éteinte, l'Evêque rappelait l'héroïsme de ces intrépides Missionnaires, et réfutait d'avance les prétextes qu'on pourrait invoquer pour ne pas leur venir en aide. Quand il ne pouvait plus parler, il appelait des amis à le faire à sa place : le Père de Ravignan, Mgr. de la Bouillerie, le Père Petetot de l'Oratoire, etc., qui tous, entrant dans ses vues, se faisaient un bonheur de le seconder.

Après plusieurs mois d'un affaissement complet, ayant éprouvé un mieux sensible au printemps de 1844, l'Evêque de Nancy se remit en

en campagne. Le 13 Mars, il prêche à Saint-Roch devant une nombreuse assemblée de mères de famille. Le lendemain, il est à Chartres, et le dimanche suivant, il se fait entendre à la Cathédrale devant plus de sept mille personnes. Les efforts surhumains qu'il fit alors, faillirent lui coûter la vie. Remis de son indisposition, il se rend à Béziers, puis à Montpellier, où, quoique exténué de fatigue et crachant quelque peu le sang, il ne laisse pas que de prêcher plusieurs fois. Dans cette dernière ville, apprenant qu'une foule considérable l'attendait à la Cathédrale, tout malade qu'il était, il n'hésite pas à monter en chaire. Il y avait près de deux heures qu'il prêchait, quand un flot de sang jaillit tout à coup de sa poitrine. Il fallut alors le tranporter à la sacristie, et de là le conduire, à petites journées, chez le Marquis, son frère. Chemin faisant, l'Evêque s'arrêta à Aix, et cela toujours pour plaider la cause de ses petits protégés. Il lui tardait d'arriver à Marseille et de revoir là son intime ami, Mgr. de Mazenod. Quand il y arriva, il n'en pouvait plus. Toutefois, surmontant sa faiblesse extrême, il se traine à la chaire. Alors, excité par la vue de son immense auditoire, il prêche avec une telle véhémence,que de nouveau le sang s'échappe à flots de sa poitrine.Ce fut son dernier effort et aussi son dernier triomphe. Arrivé enfin au chateau de la Guillermy,chez son frère, l'Eveque ne fit plus que languir, malgré les soins affectueux qui lui furent prodigués par toute sa famille. Dans les intervalles que lui laissait le mal, il s'occupait encore de son Œuvre. Il la recommandait à tous ceux qui venaient le voir : il leur faisait remettre des notices, des prospectus, des médailles. C'est ainsi que, jusques dans les bras de la mort, il en entretint M. l'Abbé Sibour, frère du futur Archevêque de Paris, qui était venu exprès d'Aix pour avoir de nouveaux renseignements. Dans le même temps, alors qu'il pouvait encore tenir la plume, il écrivait billets sur billets au Grand-Vicaire James,l'héritier de son zèle, pour lui faire ses recommandations.

Ce fut, à la suite d'une journée ainsi passée, après avoir fait la veille ses adieux à Mgr. de Mazenod, que, revenant de sa promenade ordinaire, Mgr. de Forbin-Janson s'éteignit doucement entre les bras du Marquis, son frère, et du Comte, son fils. Cette mort arriva le 11 Juillet ; l'Eveque était alors dans la cinquante-huitième année de son âge. Le lendemain, la *Gazette du Midi* annonçait ainsi sa mort à toute la France : " Le grand Evêque qui a laissé partout des traces de son zèle, de son dévouement et de son inépuisable charité ; le prélat qui a rempli la France, l'Orient et même l'Amérique du bruit de son nom par sa mâle éloquence ; l'apôtre invincible qui, jusqu'à ses derniers instants,

n'a cessé de travailler pour le bien de la religion et de l'humanité, n'est plus. L'Episcopat perd en lui un de ses membres les plus distingués, la France un de ses enfants les plus illustres, la religion et les Missions un de leurs soutiens les plus saintement dévoués. Il est bien peu de villes, bien peu de pays qui ne l'aient entendu, et qui ne lui soient redevables de quelque bienfait. Aussi, nul doute que les contrées de l'Orient qu'il a visitées, ne s'unissent à la France, ainsi que l'Amérique, pour déplorer sa perte prématurée; nul doute que prêtres et fidèles, mais surtout les Vicaires apostoliques de l'extrême Orient, ne mêlent leurs larmes et leurs prières à celles de ses Collègues dans l'Episcopat. C'est une perte immense, irréparable, que ses excès de travail ont seuls causée."

Mgr. de Marseille voulait faire dans sa Cathédrale à son regretté ami des funérailles dignes de lui; mais, cédant aux instances de son frère qui, après avoir gardé près de lui sa dépouille mortelle, tenait à le faire enterrer à Paris dans le tombeau de famille, il n'insista pas. Après un premier Service aux Aygalades, où assistèrent neuf paroisses, avec les nombreux membres de la famille, et pendant que tous les prêtres de la ville célébraient la messe à son intention, le corps du défunt fut acheminé vers Paris. C'est là que, le 28 Juillet, dans l'Eglise de Saint-Thomas d'Aquin, eurent lieu les obsèques solennelles. Le Service fut chanté par son inconsolable Coadjuteur, Mgr. Menjaud, Service auquel assistèrent les Archevêques de Paris et de Rouen, les Evêques de Versailles, de Gap et de Saint-Dié, un nombre infini de prêtres, des représentants de tous les Ordres religieux et une foule si grande que l'Eglise ne pouvait la contenir. Les cérémonies achevées, le corps fut conduit et enterré dans le cimetière de Picpus. C'est là que reposent les cendres de Mgr. de Forbin-Janson, Evêque de Nancy et de Toul, primat de Lorraine, Fondateur de la Sainte-Enfance, en attendant qu'escorté des enfants qu'il aura sauvés par son zèle incomparable et pour lesquels il a dépensé ses dernières forces, il prenne possession, au dernier jour, du trône de gloire que lui auront mérité ses travaux et ses vertus.

L
le m
A
l'uni
que
L
des
les
D
Ind
L
les
l'Ind
l'Ind

86500

LES CHEFS DE DOUZAINE

Sont priés de faire circuler le plus possible cette brochure, et de procurer à l'Œuvre de la Sainte-Enfance de nouveaux Chefs de Douzaine.

NOTA.

La Contribution annuelle est de 12 cts seulement, en sorte que *tout le monde peut la donner.*

Avec cette Contribution que donnent les Associés répandus par tout l'univers au nombre de *plusieurs millions*, l'Œuvre fait baptiser, chaque année, plus de 400,000 *enfants.*

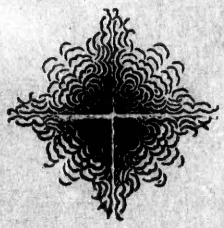
Les Associés ont part aux mérites des Missionnaires, aux prières des enfants sauvés, et aux Messes qui se disent, chaque mois, tant pour les vivants que pour les morts.

De plus, les Chefs de Douzaine peuvent gagner *chaque jour* une Indulgence de 100 *jours.*

Les Prêtres qui s'occupent de l'Œuvre, ont le pouvoir d'indulgencier les Chapelets, etc., de recevoir du Scapulaire, d'attacher aux Crucifix l'Indulgence du Chemin de la Croix, et d'appliquer aux mourants l'Indulgence plénière.

I
ave
ann
A
don
bea
pré
sur

ANNONCE.

L'année prochaine 1893, *l'Œuvre de la Sainte-Enfance célébrera avec grande pompe dans tous les pays catholiques la cinquantième année de sa fondation.*

A cette occasion, tous les Associés qui le peuvent, sont invités à donner, non 12*cts., mais* 25*cts., et s'il se peut, comme le font déja beaucoup de souscripteurs. Faite une fois pour toutes, cette offrande présentée au Sauveur naissant, ne pourra qu'attirer ses bénédictions sur ceux qui la feront, sur leur famille et sur leur pays.*